

"Les sources de la conduite soviétique" dans Foreign Affairs (Juillet 1947)

Légende: En juillet 1947, George Frost Kennan, ambassadeur des États-Unis à Moscou, publie anonymement dans la revue américaine Foreign Affairs un virulent réquisitoire contre la politique internationale et les pratiques diplomatiques soviétiques.

Source: Foreign Affairs. An American Quarterly Review. Juillet 1947, No 4; Vol. 25. New York: Council of Foreign Affairs. "The sources of Soviet conduct", auteur:M. X , p. 566-582.

Copyright: (c) Traduction CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.

Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/les_sources_de_la_conduite_sovietique_dans_foreign_affair_s_juillet_1947-fr-aof03730-dde8-4f06-a6ed-d740770dc423.html



Date de dernière mise à jour: 06/07/2016

Les sources de la conduite soviétique

Par X

I

Le caractère politique de la puissance soviétique tel que nous le connaissons aujourd'hui est le produit de l'idéologie et des circonstances: l'idéologie héritée du mouvement révolutionnaire d'où est issu le régime politique actuel, et les circonstances dans lesquelles le pouvoir a été exercé en Russie depuis près de trente ans. Il est peu de tâches plus difficiles que l'analyse psychologique des répercussions réciproques de ces deux forces et du rôle de chacune d'elles dans la détermination de la conduite officielle des Soviets. Mais cette analyse est indispensable si l'on veut comprendre cette conduite et la combattre efficacement.

Il est difficile de résumer l'ensemble des conceptions idéologiques avec laquelle les dirigeants soviétiques ont pris le pouvoir. L'idéologie marxiste, dans sa projection russo-communiste, a toujours été en voie de subtile évolution. Les matériaux sur lesquels elle se base sont nombreux et complexes. Mais les traits les plus importants de la pensée communiste telle qu'elle existait en 1916 peuvent se résumer comme suit: a) le facteur central de la vie humaine, le fait qui détermine le caractère de la vie publique et la «physionomie de la société», est le système en vertu duquel les marchandises sont produites et échangées; b) le système de production capitaliste est un système mauvais qui mène inévitablement à l'exploitation de la classe ouvrière par la classe possédante et est incapable de développer convenablement les ressources économiques de la société ou de distribuer équitablement les produits du travail; c) le capitalisme contient le germe de sa propre destruction et doit, en raison de l'incapacité de la classe possédante de s'adapter aux changements économiques, aboutir inévitablement au transfert révolutionnaire du pouvoir à la classe ouvrière; d) l'impérialisme, dernière phase du capitalisme, conduit directement à la guerre et à la révolution.

On peut exposer le reste brièvement en recourant aux paroles de Lénine: «L'inégalité du développement économique et politique est une loi absolue du capitalisme. Il s'ensuit que la victoire du socialisme est possible au début dans un petit nombre de pays capitalistes ou même dans un seul pays capitaliste isolé. Le prolétariat victorieux de ce pays, après avoir exproprié les capitalistes et organisé chez lui la production socialiste, se dresserait contre le reste du monde capitaliste en attirant à lui les classes opprimées des autres pays capitalistes, en les poussant à s'insurger contre les capitalistes, en employant même, en cas de nécessité, la force militaire contre les classes exploiteuses et leurs Etats.» Il faut noter qu'il n'évoque pas l'hypothèse que le capitalisme s'effondrerait sans révolution du prolétariat. Il fallait une impulsion définitive d'un mouvement révolutionnaire du prolétariat pour renverser la structure chancelante. Mais on considérait qu'il était inévitable que tôt ou tard cette impulsion surviendrait.

Pendant cinquante ans, avant qu'éclatât la Révolution, cette pensée avait exercé un grand attrait sur les membres du mouvement révolutionnaire russe. Déçus, mécontents, désespérés - ou trop impatientes - de pouvoir s'exprimer dans les limites du régime politique tsariste, mais manquant du large soutien populaire exigé par la révolution sanglante qu'ils croyaient être l'instrument obligatoire du progrès social, ces révolutionnaires trouvaient dans la théorie marxiste une confirmation très commode de leurs désirs instinctifs. Elle apportait une justification pseudo-scientifique à leur impatience, à leur refus catégorique d'attribuer une valeur quelconque au régime tsariste, à leur soif de pouvoir et de revanche, et à leur tendance à prendre des raccourcis pour atteindre leur but. Il ne faut donc pas s'étonner qu'ils en soient arrivés à croire implicitement à la vérité et à la solidité des enseignements marxistes-léninistes si agréables pour leurs propres impulsions et émotions. On ne peut mettre leur sincérité en doute; c'est un phénomène aussi vieux que l'humanité elle-même, et qui n'a jamais été mieux décrit que par Edward Gibbon dans «La décadence et la chute de l'Empire romain»: «De l'enthousiasme à l'imposture, le pas est périlleux et glissant; le démon de Socrate offre un mémorable exemple de la manière dont un homme sage est susceptible de se tromper; de celle dont un homme juste peut tromper les autres; de la façon dont la conscience peut s'assoupir dans un état intermédiaire entre l'illusion de soi-même et la tromperie volontaire.» Ce fut avec cette série d'idées que les membres du Parti bolchevik prirent le pouvoir.

Pendant toutes les années de préparation à la Révolution, l'attention de ces hommes, comme celle de Marx

lui-même, s'était moins fixée sur la forme future que prendrait le socialisme que sur le renversement nécessaire du régime rival qui, selon eux, devait précéder l'établissement du socialisme. Leurs idées sur le programme positif à mettre en oeuvre une fois le pouvoir entre leurs mains étaient, pour la plus grande partie, nébuleuses, chimériques et peu pratiques. En dehors de la nationalisation de l'industrie et de l'expropriation des grands domaines privés, il n'y avait pas de programme arrêté. Le traitement de la paysannerie qui, d'après Marx, n'appartenait pas au prolétariat, était toujours demeuré vague dans la pensée communiste, et cette question resta un objet de controverse et d'hésitation pendant les dix premières années du régime communiste.

Les circonstances de la période qui suivit immédiatement la Révolution - guerre civile et intervention étrangère en Russie, à quoi s'ajoutait le fait que les communistes ne représentaient qu'une petite minorité du peuple russe - firent de l'instauration d'un pouvoir dictatorial une nécessité. L'expérience du «communisme de guerre» et la brusque tentative de supprimer la production et le commerce privés entraînent des conséquences économiques désastreuses et suscitèrent davantage la résistance au nouveau régime révolutionnaire. Tandis qu'une pause temporaire dans la tentative de collectiviser la Russie, la Nouvelle Politique Economique (NEP), atténuait un peu cette détresse économique, ce qui était son but, elle montrait aussi que le «secteur capitaliste de la société» était toujours prêt à profiter aussitôt du moindre relâchement de la pression gouvernementale et que, si on lui permettait de continuer à exister, il constituerait toujours un puissant élément d'opposition au régime soviétique et un rival sérieux pour l'influence dans le pays. Une situation analogue régnait en ce qui concerne le paysan isolé qui, à son humble manière, était lui aussi un producteur privé.

Lénine, s'il avait vécu, aurait peut-être pu s'avérer assez grand homme pour réconcilier ces forces opposées à l'avantage final de la société russe, bien que ce soit douteux. Quoi qu'il en soit, Staline et ceux qu'il dirigea dans sa lutte pour prendre la succession de Lénine n'étaient pas hommes à tolérer des forces politiques rivales dans la sphère du pouvoir qu'ils convoitaient. Leur sentiment d'insécurité était trop grand. Leur fanatisme, que ne modérait aucune des traditions de compromis anglo-saxonnes, était trop violent, trop jaloux pour envisager un partage permanent du pouvoir. Du monde russo-asiatique d'où ils provenaient, ces hommes tenaient un certain scepticisme quant à la possibilité de l'existence pacifique de forces rivales. Aisément convaincus de la «justesse» de leur doctrine, ils exigeaient la soumission ou la destruction de tout pouvoir concurrent. En dehors du Parti communiste, la Russie ne devait comprendre aucune forme d'activité collective ou d'association qui ne serait dominée par lui. Seul le Parti serait autorisé à jouir de vitalité et d'intégrité. Seul le Parti communiste pouvait avoir une structure; tout le reste ne devait être qu'une masse amorphe.

Et, au sein du Parti, le même principe serait appliqué. La masse des membres du Parti pourrait accomplir les mouvements du vote, de la délibération, de la décision et de l'action; mais ces mouvements ne devaient pas être animés par leur volonté individuelle, seul le souffle effrayant de la direction du Parti les inspirerait.

Subjectivement, ces hommes ne voulaient probablement pas l'absolutisme pour lui-même. Ils croyaient sans doute, et ils étaient facilement renforcés dans leur opinion, qu'eux seuls savaient ce qui ferait le bonheur de la société et qu'ils le réaliseraient une fois leur pouvoir assuré et inébranlable. Mais afin d'arriver à cette sécurité de leur propre pouvoir, ils étaient préparés à ne reconnaître aucune restriction, ni de l'homme ni de Dieu, quant au caractère de leurs méthodes. Et jusqu'au moment où cette sécurité est garantie, ils lui donneraient la priorité sur le bien-être et le bonheur des peuples confiés à leur soins.

Maintenant, la circonstance exceptionnelle concernant le régime soviétique c'est que jusqu'à aujourd'hui ce processus de consolidation politique n'a jamais été achevé et que les hommes du Kremlin ont continué à être absorbés principalement par la lutte pour assurer et rendre absolu le pouvoir qu'ils ont conquis en novembre 1917. Leurs efforts pour garantir ce pouvoir se sont surtout tournés contre les forces internes, au sein de la société soviétique elle-même. Mais ils ont également essayé de le défendre face au monde extérieur. Car l'idéologie, comme on a pu le constater, leur a enseigné que le monde extérieur leur était hostile et que c'était leur tâche de finalement renverser les forces politiques au-delà de leurs frontières. La forte influence de l'histoire et de la tradition russe a permis de les renforcer dans ce sentiment. Finalement, leur propre intransigeance agressive par rapport au monde extérieur a commencé à trouver sa propre réaction; et ils se

sont vite vus contraints, pour utiliser une autre phrase de Gibbon «de châtier la contumace» qu'ils avaient eux-mêmes provoqués. C'est le privilège indéniable de tout homme de se prouver à soi-même que la thèse selon laquelle le monde est son ennemi est vraie, car s'il la répète assez souvent l'utilisant comme fond de sa conduite, il est sûr d'avoir finalement raison.

Il est dans la nature de l'ambiance intellectuelle des dirigeants soviétiques et dans le caractère de leur idéologie de ne pouvoir reconnaître officiellement le moindre mérite ou la moindre justification à une opposition quelconque. En théorie, une telle opposition ne peut découler que des forces hostiles et incorrigibles du capitalisme agonisant. Aussi longtemps que des restes de capitalisme étaient officiellement reconnus comme existant en Russie, on pouvait les faire servir de prétexte au maintien d'une forme dictatoriale de gouvernement. Mais au fur et à mesure de la liquidation de ces éléments, cette justification faisait défaut, et quand il fut officiellement indiqué qu'ils étaient complètement détruits elle disparut complètement. Ce fait créa l'une des contraintes fondamentales qui pesèrent sur le régime soviétique: du moment que le capitalisme n'existait plus en Russie et du moment qu'on ne pouvait avouer qu'une opposition sérieuse ou très répandue au Kremlin pût surgir spontanément des masses soumises à son autorité, il devenait nécessaire de justifier la conservation de la dictature en soulignant la menace du capitalisme étranger.

Dès 1924, Staline défendit particulièrement le maintien des «organes de répression», c'est-à-dire, entre autres, l'armée et la police secrète, pour la raison «qu'aussi longtemps qu'on serait encerclé par le capitalisme, il subsisterait un danger d'intervention avec toutes les conséquences découlant de ce danger». A partir de ce moment-là et conformément à cette théorie, toutes les forces d'opposition intérieures, en Russie, ont toujours été dépeintes comme des agents de forces étrangères de réaction hostiles à la puissance soviétique.

En outre, il a été fortement insisté sur la thèse communiste originelle selon laquelle un antagonisme fondamental existe entre le monde capitaliste et le monde socialiste. Bien des signes indiquent que cette assertion n'est pas fondée en réalité. Les faits qui s'y rapportent ont été confondus à cause de l'existence, à l'étranger, du ressentiment provoqué par la philosophie et les tactiques soviétiques, et occasionnellement par l'existence d'importants centres de puissances militaires, notamment le régime nazi en Allemagne et le gouvernement japonais des dernières années 1930 qui avaient, en effet, des intentions agressives contre l'Union soviétique. Mais les preuves ne manquent pas que l'importance donnée à Moscou à la menace à laquelle les Soviétiques devaient faire face de la part du monde extérieur ne se fonde pas sur les réalités de l'antagonisme étranger, mais sur la nécessité d'expliquer le maintien du régime dictatorial en Russie.

Le maintien de cette particularité du pouvoir soviétique, notamment la poursuite d'une autorité illimitée à l'intérieur, en cultivant le demi-mythe d'une implacable hostilité étrangère, a fortement influé sur la forme de l'appareil gouvernemental soviétique tel que nous le connaissons aujourd'hui. On a laissé dépérir les organes administratifs nationaux qui ne servaient pas ce but, et ceux qui le servaient se sont démesurément enflés. La sécurité du pouvoir soviétique en est venue à reposer sur la discipline de fer du Parti, sur la sévérité et l'ubiquité de la police secrète, et sur l'intransigent monopolisme de l'Etat. Les «organes de répression», auxquels les dirigeants soviétiques avaient demandé de les protéger contre les forces rivales, devinrent, dans une large mesure, les maîtres de ceux qu'ils devaient servir. Aujourd'hui la majeure partie de la structure de la puissance soviétique est consacrée à perfectionner la dictature et à perpétuer l'idée d'une Russie en état de siège, et dont l'ennemi menace les murs. Et les millions d'êtres humains qui forment cette partie de la structure gouvernementale sont obligés de défendre à tout prix cette conception de la position de la Russie, car, sans elle, ils seraient superflus.

Dans le contexte actuel, les dirigeants ne peuvent plus rêver de se défaire de ces organes de répression. La quête du pouvoir absolu, qu'ils poursuivent maintenant depuis trente ans avec un caractère impitoyable sans précédent (au moins dans son étendue) dans les temps modernes a de nouveau provoqué à l'intérieur sa propre réaction, de même qu'elle le fit à l'extérieur. Les excès commis par l'appareil policier ont attisé l'éventuelle opposition au régime dans son sentiment de manière beaucoup plus forte et dangereuse qu'il aurait pu l'être avant le début de ces excès.

Mais il serait plus difficile encore pour les dirigeants de se passer de la fiction grâce à laquelle ils ont préservé le maintien du pouvoir dictatorial. Car cette fiction, canonisée dans la philosophie soviétique par les excès déjà commis dans son nom, est aujourd'hui ancrée dans la manière de penser des Soviétiques par des liens beaucoup plus importants que celui d'une simple idéologie.

II

Voyons à présent comment cet arrière-plan historique se traduit dans le caractère politique du régime soviétique tel qu'il est aujourd'hui.

Rien n'a été officiellement rejeté de l'idéologie originelle: croyance à la nature fondamentalement mauvaise du capitalisme, à l'inévitabilité de sa destruction, à l'obligation, pour le prolétariat, de concourir à cette destruction et de prendre lui-même le pouvoir. Mais on en est arrivé à insister principalement sur les idées les plus spécifiquement rattachées au régime soviétique: à sa position de seul régime véritablement socialiste dans un monde obscur et égaré, et à ses relations de pouvoir avec ce monde.

La première de ces idées est celle de l'antagonisme inné entre le capitalisme et le socialisme. On a remarqué à quel point cette idée a été intégrée dans les fondations du pouvoir soviétique. Elle a de graves conséquences pour la conduite de la Russie en tant que membre de la société internationale. Elle fait que Moscou ne peut jamais supposer avec sincérité une communauté de buts entre l'Union soviétique et les puissances considérées comme capitalistes. Moscou doit invariablement supposer que les buts du monde capitaliste sont opposés à ceux du régime soviétique et, par conséquent, aux intérêts des peuples qu'il contrôle. Si le gouvernement soviétique signe occasionnellement des documents qui pourraient indiquer le contraire, il faut y voir une manoeuvre tactique permise quand on traite avec l'ennemi (qui est sans honneur) et qui doit être admise comme *caveat emptor*. Fondamentalement, l'antagonisme demeure. De cet antagonisme présumé découlent nombre des phénomènes qui nous troublent dans la conduite de la politique étrangère du Kremlin: l'air de mystère, le manque de franchise, la duplicité, la suspicion et l'inimitié fondamentale des buts. Ces caractères lui sont définitivement acquis dans un avenir proche; ils peuvent cependant varier d'intensité selon ce que les Russes désirent obtenir de nous; l'un ou l'autre de ces traits de leur politique peut momentanément s'effacer, en ce cas, il y aura toujours des Américains qui annonceront en bondissant de joie: «Les Russes ont changé!», et il y en aura même qui tenteront de s'attribuer le mérite de ces «changements». Mais nous ne devrions pas nous laisser leurrer par des manoeuvres tactiques. Ces caractéristiques de la politique soviétique, de même que le postulat d'où elles dérivent, sont fondamentales de la nature interne du régime soviétique, et elles persisteront, visibles ou cachées, jusqu'à ce que la nature interne du régime soviétique soit changée.

Ceci implique que les tractations avec les Russes continueront longtemps encore à être difficiles. Non qu'il faille les croire inébranlablement décidés à renverser notre régime à une date déterminée. La théorie de l'inévitabilité de la chute du capitalisme suggère heureusement que celle-ci n'est pas urgente dans le temps. Les forces du progrès peuvent prendre leur temps pour préparer le *coup de grâce*. En attendant, ce qui importe est que la «Patrie du socialisme» - cette oasis déjà gagnée au socialisme dans la personne de l'Union soviétique - soit aimée et défendue par tous les bons communistes en Russie et à l'étranger, que ses chances soient favorisées, ses ennemis harcelés et confondus. Provoquer à l'étranger une révolution «aventureuse» et prématurée susceptible de gêner d'une manière quelconque le régime soviétique serait un acte inexcusable, voire contre-révolutionnaire. La fin du socialisme est le soutien et l'établissement du régime soviétique tels qu'on les détermine à Moscou.

Ceci nous amène à la seconde des idées importantes pour la compréhension de la perspective soviétique contemporaine: c'est l'infailibilité du Kremlin. La conception soviétique du pouvoir, qui n'autorise aucun foyer d'organisation en dehors du Parti, exige que la direction du Parti demeure en théorie l'unique dépositaire de la vérité. Car si l'on devait pouvoir trouver la vérité ailleurs, son expression en une activité organisée serait justifiée. Et c'est là précisément ce que le Kremlin ne peut et ne veut pas permettre.

La direction du Parti communiste a donc toujours raison, et elle a toujours eu raison depuis qu'en 1929 Staline a donné une forme précise à son pouvoir personnel en annonçant que les décisions du Politburo étaient prises à l'unanimité.

La discipline de fer du Parti repose sur ce principe d'infaillibilité; en fait, ces deux concepts se soutiennent mutuellement: une discipline parfaite exige la reconnaissance de l'infaillibilité, et l'infaillibilité exige l'observance de la discipline. Et les deux ensemble déterminent dans une large mesure le comportement de tout l'appareil gouvernemental soviétique. Mais, pour en comprendre les effets, il est indispensable de tenir compte d'un troisième facteur: le fait que les dirigeants sont libres de soutenir n'importe quelle thèse que, pour des raisons tactiques, ils trouvent utile à leurs fins à un moment donné, et qu'ils peuvent exiger l'acceptation aveugle et fidèle de cette thèse de la part des membres du mouvement dans sa totalité. Il en résulte que la vérité n'est pas une constante mais qu'elle est, en fait, créée virtuellement par les dirigeants soviétiques eux-mêmes dans la poursuite de leurs objectifs. Elle peut varier d'une semaine à l'autre, d'un mois à l'autre. Elle n'a rien d'absolu et d'immuable, rien qui découle d'une réalité objective. Elle est seulement la manifestation la plus récente de la sagacité de ceux en qui est censée résider la sagesse absolue parce qu'ils représentent la logique de l'histoire. Ces facteurs accumulés ont pour effet de donner à l'orientation de tout l'appareil subordonné du gouvernement soviétique une obstination et une persévérance inébranlables. Cette orientation peut être changée à volonté par le Kremlin, mais par lui seul. Une fois que le Parti a décidé d'une ligne de conduite concernant une question de politique courante, toute la machine gouvernementale, y compris le mécanisme de la diplomatie, avance inexorablement dans la voie prescrite, comme une automobile-joujou remontée et lancée dans une certaine direction, ne s'arrêtant que si elle rencontre quelque force irréfragable. Les individus qui composent cette machine sont réfractaires à tout raisonnement provenant d'une source extérieure. On leur a enseigné à se méfier de la force de persuasion spé cieuse du monde extérieur. Comme le chien blanc devant le phonographe, ils n'entendent que «la voix du maître». Et s'il faut les rappeler de la mission qui leur a été dictée en dernier lieu, seul le maître pourra le faire. Ainsi, le représentant étranger ne peut espérer que ses paroles produisent sur eux la moindre impression; tout ce qu'il peut espérer est qu'ils les transmettent aux dirigeants, seuls capables de modifier la ligne du Parti. Mais il n'y a guère de chances que ceux-ci se laissent influencer par la logique normale des paroles du représentant bourgeois. Comme on ne peut invoquer des buts communs, on ne peut faire appel à des processus mentaux communs. Pour cette raison, les faits parlent plus fort que les mots aux oreilles du Kremlin; et les mots ont d'autant plus de poids qu'ils reflètent des faits d'une authenticité incontestable et sont confirmés par eux.

Mais nous avons vu que son idéologie n'oblige nullement le Kremlin à se hâter. Semblable à l'Eglise, il s'occupe d'idées d'une justesse à longue échéance et il peut se permettre d'être patient. Il n'a pas le droit de mettre en péril les succès de la révolution pour de vaines babioles dans l'avenir. Les préceptes de Lénine lui-même doivent être utilisés avec beaucoup de prudence et de souplesse dans la poursuite des objectifs communistes, et, de nouveau, les leçons de l'histoire russe fortifient ces préceptes: ces siècles d'obscurités batailles entre des armées nomades dans les vastes étendues d'une plaine dénuée de forts. La circonspection, la souplesse et la tromperie sont, dans une telle guerre, les qualités les plus précieuses, et elles sont tout naturellement appréciées par l'esprit russe ou oriental. Le Kremlin n'hésite donc pas à reculer devant une force supérieure; aucun horaire ne le hâtant, la nécessité d'une telle retraite ne l'affole pas. Son action politique est un flot fluide constamment en mouvement vers un but déterminé, avançant partout où il peut passer. Il se préoccupe surtout de remplir tous les coins et recoins disponibles de la puissance mondiale; mais s'il trouve des barrières infranchissables sur son chemin, il les accepte et s'en accommode avec philosophie. L'important est qu'il y ait une pression continue, une pression constamment accrue en direction du but désiré. Rien, dans la psychologie soviétique, n'indique que ce but doit être atteint à un moment déterminé.

Ces considérations rendent les rapports avec la diplomatie soviétique à la fois plus faciles et plus difficiles qu'avec des dictateurs agressifs individuels comme Napoléon et Hitler. D'une part, la diplomatie soviétique est plus sensible à la force opposée, plus prête à céder sur des secteurs isolés du front diplomatique, lorsqu'elle sent cette force trop puissante, et elle est, par là, plus rationnelle dans la logique et la rhétorique de la puissance. D'autre part, elle ne se laisse pas aisément vaincre ou décourager par une seule victoire de ses adversaires. Et la patiente persistance qui l'anime indique qu'elle ne peut être effectivement combattue

par des actes sporadiques représentant les caprices momentanés de l'opinion publique démocratique, mais seulement par les politiques intelligentes, à longue portée, de ses adversaires politiques, non moins persistantes dans leurs intentions et non moins variées et ingénieuses dans leur mise en oeuvre que la politique de l'Union soviétique elle-même.

Dans ces circonstances, il est clair que le principal élément de toute politique des Etats-Unis à l'égard de la Russie soviétique doit être de contenir avec patience, fermeté et vigilance ses tendances à l'expansion. Il importe cependant de noter qu'une telle politique n'implique ni menaces, ni bravades, ni gestes superflus d'une dureté apparente. Tout en étant fondamentalement souple dans ses réactions aux réalités politiques, le Kremlin n'est nullement insensible aux considérations de prestige. Comme n'importe quel autre gouvernement, il peut être placé, par des gestes menaçants et dépourvus de tact, dans une position telle qu'il ne puisse céder, même si son sens des réalités lui dicte de le faire. Les dirigeants russes sont d'excellents juges de la psychologie humaine et, comme tels, ils ont très nettement conscience que la perte de la maîtrise n'est jamais génératrice de force dans les affaires politiques. Ils sont prompts à exploiter de tels signes de faiblesse. Une condition *sine qua non* du succès d'une négociation avec la Russie est donc que le gouvernement étranger en question reste toujours calme et de sang-froid, et que ses exigences soient exprimées de manière qu'un acquiescement ne porte pas trop préjudice au prestige de la Russie.

III

D'après ce qui vient d'être exposé ci-dessus, il apparaît clairement que la pression soviétique contre les libres institutions du monde occidental peut être contenue par l'adroite et vigilante application d'une force contraire sur une série de points géographiques et politiques continuellement changeants, correspondant aux changements et aux manoeuvres de la politique soviétique, mais qu'il est impossible de nier l'existence de cette pression et de la supprimer par le seul effet des paroles. Les Russes aspirent à une lutte sans fin et sont conscients d'avoir déjà remporté des succès non négligeables. Il ne faut pas oublier qu'il fut un temps où le Parti communiste était bien plus une minorité au sein de la société russe que ne l'est aujourd'hui le pouvoir soviétique au sein de la communauté mondiale.

Mais, si l'idéologie parvient à convaincre les dirigeants de la Russie qu'ils sont du côté de la vérité et peuvent par conséquent se permettre d'attendre, ceux d'entre nous sur lesquels cette idéologie n'a aucune prise sont libres de juger en toute objectivité de la validité de ce postulat. La thèse soviétique suppose une perte de contrôle totale de l'Ouest sur son propre devenir économique en même temps qu'elle tient pour acquises l'unité, la discipline et la patience infinies de la Russie. Mais, remettons les pendules à l'heure! Partons du principe que le monde occidental trouve la force et les ressources nécessaires pour contenir le pouvoir soviétique sur une période de dix à quinze ans, et voyons ce que cela signifierait pour la Russie.

Les dirigeants soviétiques, tirant parti de l'apport des techniques modernes à l'art de l'absolutisme, ont réglé la question de la subordination dans les limites de leur pouvoir. Ils sont peu nombreux à oser contester leur autorité et ceux qui s'y risquent ne sont pas capables de défier les organes de répression de l'Etat.

Le Kremlin a également fait la preuve, certes sans se soucier des intérêts de la population, qu'il était capable de développer un socle industriel pour la métallurgie lourde en Russie. L'objectif n'est, certes, pas encore tout à fait atteint mais l'on ne cesse de se rapprocher du but, si bien que la structure commence à rivaliser avec celles des autres grands pays industrialisés. Mais tout ceci, à savoir la protection de la sécurité politique intérieure et l'éclosion de l'industrie lourde, a eu un coût terrible en vies humaines et en termes d'espoirs et d'énergie. Il a fallu recourir au travail forcé à un degré sans précédent dans les temps modernes et en situation de paix. D'autres pans de la vie économique soviétique, l'agriculture, la production des biens de consommation, les logements et les transports notamment, ont été négligés, pour ne pas dire sacrifiés.

En plus de tout cela, la guerre a fait des ravages, apportant avec elle destruction, mort et épuisement des forces humaines, ce qui explique que nous ayons aujourd'hui en Russie une population fatiguée, aussi bien physiquement que spirituellement. La masse populaire a perdu ses illusions; elle est devenue incrédule et

n'est plus aussi attirée qu'autrefois par la magie que le pouvoir soviétique continue d'irradier parmi ses partisans à l'étranger. La ferveur avec laquelle les gens se sont tournés vers l'Église, lorsqu'un répit a été accordé à celle-ci durant la guerre pour des raisons stratégiques, a révélé de manière flagrante que leurs capacités de croyance et de dévotion trouvaient peu matière à s'exprimer dans les visées du régime.

Dans ce contexte, il y a des limites à la résistance tant physique que nerveuse. Ces limites sont absolues et contraignantes, même pour la plus impitoyable des dictatures car, une fois dépassées, elles rendent impossible le contrôle de la population. Les camps de travail forcé et autres institutions coercitives de ce type contraignent les gens à travailler bien davantage que ce que leur prescrirait leur volonté ou la simple pression économique; mais s'ils y survivent, ils deviennent vieux avant l'âge et doivent être considérés comme des victimes exigées par la dictature. Dans l'un ou l'autre cas, les meilleurs éléments ne sont plus utiles à la société et ne peuvent plus servir l'Etat.

La jeune génération est alors le seul recours. Malgré toutes les vicissitudes et les souffrances, elle est en grand nombre et vigoureuse, sans compter que les Russes sont un peuple talentueux. Reste à savoir quels seront les effets sur le développement des jeunes à la suite des tensions émotionnelles hors du commun auxquelles ils sont soumis du fait de la dictature soviétique, un phénomène encore accentué par la guerre. Hormis dans les fermes et les villages les plus reculés, la sécurité basique et la tranquillité dans les foyers ont pratiquement cessé d'exister en Union soviétique. Et les observateurs se demandent si le potentiel global de la nouvelle génération arrivant aujourd'hui à maturité n'en sera pas affecté.

En outre, l'économie soviétique a certes enregistré des succès considérables mais son développement, irrégulier, donne des signes de fragilité. Les communistes russes qui parlent de «développement inégal du capitalisme» auraient de quoi rougir s'ils contemplaient leur propre économie. Dans ce pays, des efforts démesurés ont été mis en œuvre en faveur de certains secteurs économiques, tels que la métallurgie et l'industrie des machines, au détriment d'autres secteurs. Nous avons là une nation qui ambitionne de parvenir, à court terme, dans le peloton de tête des nations les plus industrialisées du monde alors qu'elle ne dispose toujours pas d'un réseau routier digne de ce nom et que son réseau ferroviaire demeure rudimentaire. Beaucoup a été fait pour accroître l'efficacité de la main-d'œuvre et pour inculquer à des paysans frustes le B. A.-BA du fonctionnement des machines. Mais la maintenance reste une carence flagrante de toute l'économie soviétique. Les constructions, réalisées à l'emporte-pièce, sont de mauvaise qualité et le degré de dépréciation doit être colossal. Ajoutons à cela que, dans de vastes secteurs de la vie économique, il s'est avéré impossible jusqu'à présent d'inculquer à la main-d'œuvre un semblant de cette culture de la production et de la technique qui caractérise les travailleurs qualifiés de l'Ouest.

On imagine difficilement comment ces insuffisances peuvent être corrigées à court terme par une population fatiguée et démoralisée qui, pour une large part, travaille dans un climat de peur et de contrainte. Tant que ces problèmes ne seront pas surmontés, la Russie restera, sur le plan économique, une nation vulnérable et, en un sens impuissante, capable de faire étalage de son enthousiasme et de faire rayonner l'étrange aura de sa vigueur politique brouillonne, mais incapable d'étayer ces «articles d'exportation» de preuves tangibles attestant l'existence d'un pouvoir et d'une prospérité réels sur le plan matériel.

En attendant, il règne une grande incertitude quant à la vie politique de l'Union soviétique, celle concernant le transfert de pouvoir d'un individu ou d'un groupe à d'autres.

Il est éminemment question ici du problème du statut personnel de Staline. Nous ne devons pas perdre de vue que la succession à Lénine, à la toute prééminence au sein du mouvement communiste, est le seul transfert d'autorité individuel expérimenté jusqu'alors par l'Union soviétique. Il aura fallu douze ans pour le consolider; des millions de personnes sont mortes pour cela, l'Etat en a été ébranlé jusque dans ses fondements et le mouvement révolutionnaire international a lui aussi été gagné par cette secousse, au détriment du Kremlin lui-même.

Il est toujours possible qu'un autre transfert de pouvoir suprême se produise discrètement, sans répercussions. Mais, une fois encore, il se peut que les questions impliquées déclenchent, pour reprendre les paroles de Lénine, l'une des ces «rapides transitions», d'une «délicate supercherie» à une «violence

démessurée», qui caractérisent l'histoire russe et menacent d'ébranler le pouvoir soviétique à sa base.

Mais la question de la personnalité de Staline n'est pas seule en cause. Depuis 1938, la vie politique est dangereusement figée dans les hautes sphères du pouvoir soviétique. Le Congrès des Soviets de toute l'Union, en théorie l'organe suprême du Parti, censé se réunir au minimum une fois tous les trois ans, n'a pas tenu session depuis huit ans. Depuis la dernière réunion, le nombre d'adhérents au Parti a doublé. Durant la guerre, un nombre considérable de membres sont morts et aujourd'hui, plus de la moitié des membres ont rejoint le parti après la dernière assemblée du Congrès du Parti. Pendant ce temps, le même petit groupe d'hommes continuait de se maintenir au sommet en faisant vivre au pays quantité de tribulations. Il est sans doute des raisons qui expliquent que la guerre ait modifié en profondeur la politique de chacun des grands gouvernements à l'Ouest et les causes de ce phénomène sont sûrement assez importantes pour qu'on les retrouve quelque part dans les nébulosités de la vie politique russe. Pourtant, aucune considération n'y a été accordée en Russie.

Il est ainsi permis de déduire que, même au sein d'une organisation aussi soumise à la discipline que le Parti communiste, il doit y avoir une grande différence d'âge, de mentalité et d'intérêt entre la grande masse des membres du Parti qui n'a été recrutée que récemment dans le mouvement et la petite clique d'hommes qui se maintiennent au sommet de la pyramide. La plupart des membres du Parti n'ont d'ailleurs jamais rencontré ces derniers, ne se sont jamais entretenus avec eux et ne peuvent être en phase avec ces hommes sur le plan politique.

Qui peut dire, dans ces circonstances, si le rajeunissement à long terme des plus hautes sphères de l'autorité (qui ne saurait être qu'une question de temps) peut se faire en douceur et dans le calme ou si les parties rivales ne chercheront pas, dans leur quête du pouvoir suprême, à aller chercher dans cette masse immature et inexpérimentée sur le plan politique, un soutien à leurs revendications respectives? Si cela devait se produire, les conséquences pourraient être fâcheuses pour le Parti communiste, car les membres du Parti ont été formés, dans l'ensemble, à une discipline de fer et à l'obéissance et ils ne maîtrisent pas l'art du compromis et des arrangements. Si la désunion venait à frapper le Parti, le paralysant, le chaos qui règne au sein de la société russe et la faiblesse de cette dernière apparaîtraient sous leur grand jour. Nous avons vu en effet que le pouvoir soviétique n'est qu'une carapace dissimulant une masse d'être humains amorphes parmi lesquels n'est tolérée aucune structure indépendante organisée. En Russie, il n'y a rien qui puisse ressembler de près ou de loin à une administration locale. La génération actuelle dans ce pays n'a jamais connu la spontanéité de l'action collective. Par conséquent, si l'unité et l'efficacité du Parti en tant qu'instrument politique venaient à s'effondrer, la forte Russie soviétique pourrait bien, du jour au lendemain, devenir l'une des sociétés les plus faibles et les plus pitoyables.

Ainsi, l'avenir du pouvoir soviétique pourrait bien ne pas être aussi assuré que le laisse croire aux hommes du Kremlin cette propension russe à l'aveuglement. Ils ont démontré qu'ils étaient capables de conserver le pouvoir. Il leur reste à prouver qu'ils peuvent le confier à d'autres sans connaître de difficultés et dans le calme. La rigueur de leur régime et les tribulations de la vie internationale ont eu des conséquences terriblement néfastes sur la solidité et les espoirs du grand peuple sur lequel repose leur pouvoir. Il est étonnant de constater que le pouvoir idéologique de l'autorité soviétique est aujourd'hui plus fort dans des régions qui vont bien au-delà des frontières russes, bien au-delà de son pouvoir répressif. Vient alors à l'esprit une comparaison utilisée par Thomas Mann dans son célèbre roman «Les Buddenbrook». Observant que les institutions humaines affichent un éclat insolent au moment même où leur déclin intérieur est, en réalité, à un stade des plus avancés, l'auteur a comparé la famille Buddenbrook aux meilleurs moments de sa splendeur à l'une de ces étoiles qui ne brillent jamais tant que lorsqu'elles ont cessé d'exister. Et qui peut prétendre aujourd'hui avec assurance que la forte lumière irradiée aujourd'hui par le Kremlin sur les peuples insatisfaits du monde occidental n'est pas la rémanence puissante d'une constellation en réalité sur le déclin? Cela est tout aussi impossible à affirmer qu'à infirmer. Il demeure toutefois possible (voire fort possible si l'on continue de se fonder sur l'opinion de cet auteur) que le pouvoir soviétique, à l'instar de l'image qu'il s'est fait du monde capitaliste, porte en lui les germes de sa propre déchéance et que les germes en question aient déjà largement entamé leur croissance.

Il est clair que, dans un avenir proche, les Etats-Unis ne sont pas près d'entretenir des affinités politiques avec le régime soviétique. Ils doivent continuer à considérer l'Union soviétique comme un rival, non comme un partenaire sur la scène politique. Il faut aussi qu'ils s'attendent à ce que la politique soviétique ne reflète pas un attachement abstrait à la paix et à la stabilité, ni une foi authentique en la possibilité d'une heureuse coexistence des univers socialiste et capitaliste mais qu'elle prenne la forme d'une pression prudente mais tenace, visant à perturber et à affaiblir toute influence et tout pouvoir antagonistes.

Pour contrebalancer cela, il convient de se dire que la Russie, à l'opposé du monde occidental en général, demeure de loin plus faible, que la politique soviétique est très flexible et qu'elle pourrait bien porter en elle des faiblesses susceptibles d'amoindrir son propre potentiel. Les Etats-Unis se verraient ainsi confortés dans l'idée d'engager avec confiance une politique mesurée d'endiguement ferme destinée à opposer aux Russes un contre-pouvoir infaillible en tout point où ils tendent à empiéter sur les intérêts que présente un monde pacifique et stable.

En réalité, les possibilités de la politique des Etats-Unis ne se limitent nullement à maintenir le statu quo et à croiser les doigts en espérant le meilleur. Le pays est tout à fait en mesure d'influencer par ses actions les développements internes à la fois en Russie et au sein du mouvement communiste international qui influence largement la politique russe. Il n'est pas uniquement question ici de la modeste activité d'information que ce gouvernement peut mener en Union soviétique et ailleurs, bien que celle-ci soit non négligeable. Il s'agit plutôt de savoir jusqu'à quel point les Etats-Unis peuvent donner aux peuples dans le monde en général l'impression d'un pays qui sait ce qu'il veut, qui fait face avec brio à ses problèmes intérieurs et aux responsabilités qui lui incombent au titre de grande puissance mondiale et qui dispose, sur le plan de l'idéologie, d'une vitalité telle qu'elle lui permet d'imposer la sienne parmi les principaux courants idéologiques du moment. Dans la mesure où il est possible de dégager et de préserver une telle impression, les objectifs du communisme russe doivent paraître improductifs, voire chimériques, les espoirs et l'enthousiasme des partisans de Moscou sembler sur le déclin et une pression supplémentaire sur la politique étrangère de Kremlin s'impose. Car le délabrement chancelant du monde capitaliste est la pierre angulaire de la philosophie communiste. Même si les Etats-Unis ne subissent pas cette dépression économique que les corbeaux de la place Rouge prédisent avec une réelle autosatisfaction depuis la fin des hostilités, de profondes répercussions pourraient se faire sentir à travers le monde communiste.

De la même manière, l'étalage d'indécisions, de désunion et de désagrégation interne dans ce pays ont un effet grisant sur tout le mouvement communiste. A chaque manifestation de l'une de ces tendances, le monde communiste est frappé d'espoir et d'excitation, Moscou est reprise d'un nouvel entrain; des nouveaux groupes de partisans étrangers se rallient à un mouvement qu'ils ne peuvent considérer que comme le chef de file sur la scène internationale, et la pression soviétique s'intensifie sur toute la ligne dans les affaires internationales.

Il serait exagéré de dire qu'à eux seuls et sans assistance, les Américains seraient capables d'exercer un droit de vie et de mort sur le mouvement communiste et de causer rapidement la fin du pouvoir soviétique en Russie. Ils ont en revanche la capacité d'accroître considérablement les contraintes qui conditionnent le fonctionnement de la politique soviétique, de contraindre le Kremlin à bien plus de modération et de circonspection que ce dont il a fait montre ces dernières années et de favoriser de cette manière une évolution qui finirait par engendrer soit l'explosion du pouvoir soviétique, soit son adoucissement progressif. Car aucun mouvement mystique ou messianique, et surtout pas celui du Kremlin, ne peut endurer indéfiniment la frustration sans finir par revoir sa position dans un sens ou dans l'autre par rapport à cet état de choses.

Ainsi, la décision dépendra, dans une large mesure, de ce pays même. La question des relations américano-soviétiques est en soi une mise à l'épreuve de la valeur des Etats-Unis en tant que nation parmi les nations. Pour éviter le carnage, il leur suffira d'être à la hauteur de leurs meilleures traditions et de prouver qu'ils méritent de demeurer une grande nation.

Certes, jamais un test visant à démontrer les qualités d'un pays n'a été plus juste. Au vu de ces circonstances, l'observateur averti des relations entre les deux pays ne trouvera nulle matière à contestation au défi posé par le Kremlin à la société américaine. Il remerciera au contraire le destin qui, en offrant au peuple américain de relever ce pari qui a tout de la gageure, l'a figé dans le rôle d'une nation dépendante de ses capacités à mobiliser et à accepter les responsabilités dues au chef de file politique et moral, un rôle que l'histoire entendait purement et simplement lui confier.